

hélène
frédéric

cales



forêt
contraire

DU MÊME AUTEUR

La poupée de Kokoschka, *Verticales*, 2010; «série P», Éditions
Héliotrope (Québec), 2014

forêt contraire

hélène fédéric

forêt contraire

verticales

Illustration de couverture : Philippe Bretelle

© Éditions Gallimard, février 2014.

« Il ne se passe rien
et la face du monde est changée. »

R. D.

1.

Je me présente : je n'ai plus de nom. Voilà ce que je voudrais dire à la première personne que je croiserai dans le coin, si ce jour vient : sourire, serrement de mains, je me présente, je n'ai pas de nom, et vous? et basta. Mais il faut voir à quel bâtiment j'ai amarré ma vieille barque, à quelle vieille baraque j'ai amarré ma vieille bagnole; difficile d'oublier son nom quand on a défait sa valise dans l'ancien chalet des parents et du frère. Même s'il n'y reste aucune trace, rien de rien excepté des bouts de peau microscopiques dans la poussière, et même si je traîne, ici comme ailleurs, une forte tendance à l'amnésie.

On dirait que des siècles se sont écoulés depuis mon départ de Paris, pourtant, à peine trente-six heures de ça, je misais mes derniers centimes sur un verre de blanc, accoudée au zinc d'un bar pmu dont le nom m'échappe chaque fois que j'y donne rendez-vous. Je l'ai rebaptisé, du coup; je dis on se voit au bar du hasard, à l'heure que tu veux. Trente-six heures plus tard, quelques milliers de kilomètres survolés, et me voici parmi les arbres qui me faisaient tant envie, surtout lorsque je me trouvais dans

une rame de la ligne quatre à l'heure de l'apéro. La ville, avec les années, a lentement accentué ce désir d'ombre, d'odeur de résine mêlée à la pourriture des feuilles, si bien que la forêt est devenue mon obsession. Ces hommes baignant dans l'âcre odeur de pisse alcoolisée, souvent je les transforme en coureurs des bois, et le poids que je porte s'inscrit en légèreté sur les murs couverts de traces de calcaire. Pourtant, ils sont peut-être mieux là où ils sont, dans la brume artificielle, exhalaisons de misère, dans les odeurs de soufre et d'ammoniac des couloirs souterrains de la métropole. Peut-être que privés de cet engourdissement ces hommes fatigués ne trouveraient de place nulle part.

Je n'ai pas de nom, voilà bien ce que j'aimerais dire à celui qui viendrait jusqu'ici frapper à ma porte.

Il reste encore à s'installer. Pour l'instant je ne fais que flotter, les murs nus suffisent. Rien, ou presque. Rien que les bruits de la nuit suspendue, rien que regarder les nœuds dessinés dans le bois du plancher, motif laissé au hasard, sans répétition, une rareté : je ne trouve pas le centre du motif, le lieu précis où la boucle de la technologie se boucle. J'entends rien que les bruits d'un craquement nouveau : le toit de tôle ondulée se tord dans la nuit froide. Mon œil se pose sur la table aux pattes de chrome, plateau de formica, tabouret, poussière. Assise par terre j'avale du rouge tout en faisant glisser l'ongle de mon index dans les crevasses du plancher.

J'installerai des lampes. Un minimum. Pas de rideaux, histoire que rien à part la moustiquaire ne vienne gêner le regard vers l'extérieur. Pas de vrai lit ni de meilleure

cuisinière, je n'ai de toute façon pas un rond, ni aucune idée de la durée de ma virée jusqu'ici. Ça fera contraste avec cet amoncellement de choses laissées derrière; des bouts de souvenirs, là-bas, dans tous les coins de l'appartement, pour remplacer la mémoire qui me fait défaut; objets banals, boîte d'allumettes, fil à coudre, craie de couleur, photos usées. Tout ça laissé dans des cartons sur le trottoir, boum, les larmes aux yeux dans le taxi en les voyant rapetisser puis disparaître au tournant de la rue du Volga. Boum. Crac. Maintenant la distance parcourue se confond avec le temps écoulé, comme si les yeux mouillés c'était il y a des années.

Le chalet n'est plus fréquenté, ça se sent et ça se voit. Il n'est plus qu'un cube de bois vide avec une véranda qu'on dirait retenue de justesse par des amarres usées menaçant de se rompre au moindre souffle de vent. La véranda penche un peu vers le bas de la petite colline sur laquelle le chalet est assis, en ayant l'air de vouloir s'échapper en direction du lac Joseph. Et puis par les fenêtres, au lieu du dioxyde de carbone dont mes poumons ont pris l'habitude, les odeurs d'épineux se bousculent à m'en faire presque mal au nez; ça rentre à pleines brassées invisibles.

Un minimum. Vin, savon, tabac. Deux caisses de livres laissées chez Antoine et récupérées à Montréal, en plus de la voiture en perdition qui jure ici, garée sous les arbres. J'irai la ranger plus loin sur le chemin de terre qui mène à la route un peu moins secondaire, à peine principale. De quoi boire, donc, de quoi rouler des cigarettes, une nourriture sommaire restée dans le coffre. Si quelqu'un

FORÊT CONTRAIRE

venait frapper à la porte, ou se river le nez à la fenêtre, il se demanderait ce qu'une jeune femme de vingt-huit ans peut espérer oublier pour venir s'enterrer ici, dans la forêt d'Inverness, à l'arrivée de l'automne, à rebours de la rentrée. S'il y avait quelqu'un et s'il osait le demander tout haut avec des manières familières – tu as quitté Paris et tu as roulé trois heures à partir de Montréal, et là tu te tiens affalée, nue comme un ver, à plat ventre, en étoile, sur un plancher que tu n'as même pas pris la peine de balayer, pour oublier quoi? je répondrais, prose prosaïque : mes dettes.

2.

Mes doigts te caressent, maison contraire, pour mesurer à quel degré d'abandon, toi et moi, on en est. Une poignée d'années sans personne et ton bois s'effrite déjà. Parce que la ville est loin, et puis sous l'effet de l'herbe et du vin j'ai l'envie folle d'explorer tous les creux qui t'entourent et t'habitent. Je ne suis pas venue dans la forêt d'Inverness pour trouver le repos, je suis venue là pour qu'elle m'épuise. J'ai installé le matelas sur le sol de la véranda penchée pour être au plus près des arbres et des petites bêtes. De faux murs flanqués de montants verticaux espacés d'un mètre : c'est une véranda de moustiquaire et non pas de verre, ce qui rend impossible toute idée de fracas, d'éclat, de brisure. La transparence du verre est trompeuse. Dissimulant sa solidité, elle nous ment et son mensonge fait souvent crever les oiseaux.

Je n'ai prévenu personne de mon retour en catastrophe dans le Nouveau Monde, hormis Antoine, nécessairement. Il a voulu fêter mon arrivée. J'ai rempli son frigo de bières achetées à crédit, je lui ai dit : tiens, de quoi tenir en attendant, plus tard, dans six mois, dans un an, on fera

la fête, avec de pleines poignées de confettis lancés sur des ventilateurs, de quoi fumer et du champagne, si je ne décide pas d'ici là de rentrer à Paris. Je n'ai pas parlé de soucis d'argent. J'ai envie d'être seule un moment, de voir ce qui peut apparaître quand il n'y a plus rien d'humain, je lui ai dit honnêtement, j'ai envie d'arriver dans un lieu vierge, de regarder ce qui pousse, ce qui naît, ce qui crève, minute après minute après minute. Tu vas squatter l'ancienne maison de vacances familiale incognito, comme ça ? Rassure-toi mon ami, ils ne viendront pas, ils ne viennent plus depuis leur séparation, mon frère non plus, on ne sait même plus à qui ça appartient. « Ça », c'est la maison vide, ça qui est électrique, ça qui luit comme un fluorescent à force de contenir ce qui ne veut pas s'éteindre et ne peut pas se dire. Combien de temps je resterai, je ne sais pas. Avant de quitter Antoine, j'ai glissé les deux caisses de livres sur la banquette arrière, de ceux que je regrettais parce qu'ils me manquaient en France, et d'autres bouquins attrapés au plaisir du hasard. Il m'a donné une pelle et de vieux gants en cuir de mouton, en riant il a dit : c'est pour si tu tiens le coup jusqu'à l'hiver, miss, avec toi on ne sait jamais.

Je préférerais ignorer les raisons de mon retour en terrain connu. Ne plus savoir qu'un défaut de paiement de trop m'a forcé la main, qu'un propriétaire m'a fait comprendre par courrier, puis en faisant déféquer son chien sur mon paillason, puis par huissier, que je dépassais ses limites, et que Paris est un luxe que les gens comme vous et moi ne peuvent plus se payer. Votre revenu d'indépendante est trop

FORÊT CONTRAIRE

bas, j'ai déjà entendu ça quelque part, des excuses, ce n'est pas mon problème, au téléphone il a répété un imprévu, c'est ça ouais, c'est le refrain, soyez donc salariée comme tout le monde, et puis c'est pour les gens comme vous que la banlieue existe, il a craché. Je suis là pour remuer ciel et terre et ne plus penser au paillason. Pour l'instant je me confine à faire en sorte que le temps m'échappe.

3.

L'herbe n'aide pas. À distance, en regardant mon reflet sur le verre des fenêtres sans rideau éclairées par le vieux plafonnier, ce que je vois est un animal bizarre. Tenir une brassée de bois sec, se frotter à l'écorce rugueuse, c'est certain que ça égratigne la peau qui n'en a pas l'habitude.

Il paraît que les gens riches aiment être humiliés sexuellement par des plus modestes qu'eux, peut-être pour faire contrepoids et se déculpabiliser de leur situation dominante. Ils demandent qu'on les traite de tous les noms et ça les fait jouir. Mon ancien propriétaire, lui, ne nourrissait pas ce fantasme, ou alors c'était sans l'assumer et ça demeurait caché. Était-ce une raison suffisante pour me jeter à la rue. Il faut dire que ma vengeance a été un peu cruelle. Une fois déjà, je m'étais retrouvée dans une situation semblable. Je voulais un bout de paradis sans payer, une caresse en tube : un misérable petit gloss au goût de cerise à huit dollars. Mais transparente et sans expérience, je n'étais pas douée pour chaparder. Le geste du tube glissé dans mon sac avait été beaucoup trop lent. Un faux client, payé pour jouer le jeu, belle peau d'ébène en survêtement sport, avait

amplement eu le temps de le remarquer. À peine avais-je posé le pied hors de la boutique qu'il se plantait devant moi, la paume des mains à hauteur de ma poitrine, et me disait stop devant tout le monde. Inutile de courir, j'avais repéré les jambes qu'il avait, il serait plus rapide et gagnerait facilement contre mes talons idiots. Pour la première fois depuis les cours de natation à sept ans, quelques gouttes de peur et de nervosité sont tombées dans ma petite culotte, dans mon ciel bleu éphémère. Un mauvais rêve éveillé : on m'avait prise en plein vol, et plané. L'air pas content, l'homme m'a demandé de le suivre dans le centre commercial et, me tenant par le bras, il m'a entraînée à l'étage. Je l'ai suivi sans résistance, comme un automate, une hypnotisée. Il m'a fait entrer dans un minuscule cagibi, une armoire à balais de deux mètres carrés contenant des serpillières et tout un bazar. Il a verrouillé la porte, il s'est assis et m'a invitée à faire de même sur un tabouret à quelques centimètres devant lui. On va appeler tes parents, il m'a dit, et ça m'a donné envie de rire malgré le nœud dans le ventre et le sang qui me battait dans les tempes. J'étais majeure. À la manière dont il m'a dit sourire en coin en susurrant on te donnerait tout juste seize ans, j'ai vite compris que je pourrais me tirer de là en échange de certains services. Sa situation de maigre pouvoir lui faisait de l'effet, et il en avait l'habitude, ça se voyait clairement : sur une tablette au-dessus de sa tête, il y avait une grosse pile de formulaires auxquels étaient agrafés des polaroids d'autres filles comme moi ; il me les a indiqués du doigt ; on remet tous ces formulaires à la police, il a dit, pourquoi

tu as fait ça, tu collectionnes les rouges à lèvres? Non. Bizarrement, je n'en portais jamais. Il n'avait pas le droit de me séquestrer, j'en avais conscience mais, saisie par le courant nouveau qui me traversait, je n'ai pas protesté : je venais de basculer, d'un seul coup, du mauvais côté de la vie, du côté de ceux qui marchent de travers et dont je n'avais jamais été très éloignée. Ça faisait peur et en même temps c'était fascinant. Il a fait un portrait polaroïd de ma drôle de tête et juste avant de l'ajouter à la pile de mes semblables, il me l'a montré avec des compliments. Chemisier rouge à pois roses sans manches. Au retour dans le métro j'étais à la fois mortifiée et excitée par l'événement. Il ne pouvait plus rien m'arriver mais pourtant j'avais peur.

Avec le propriétaire ça s'est quand même passé différemment. Il avait l'habitude d'envoyer Mustapha faire le sale boulot ; c'était à Mustapha d'insister pour les chèques de loyer ; c'était aussi Mustapha qui nettoyait l'escalier le mardi et sortait les poubelles. Quand je le croisais dans l'immeuble il me saluait en souriant, mais dans le bus ou à la station de métro Maraîchers, tout près, il baissait les yeux, faisant mine de ne pas me connaître. Je m'attendais à voir Mustapha ce jour-là quand j'ai entendu frapper, mais cette fois, énième paiement manquant, vase débordant, c'était Lui, l'Être suprême, le propriétaire, essoufflé. Il est entré dans ma chambre de bonne sans demander la permission avant de refermer derrière, la tête grisonnante décoiffée par le vent des giboulées. J'ai dit je suis désolée, il a fait vous savez ça peut s'arranger, et il m'a coincée contre le mur. Je n'ai pas trouvé ces façons désagréables.

FORÊT CONTRAIRE

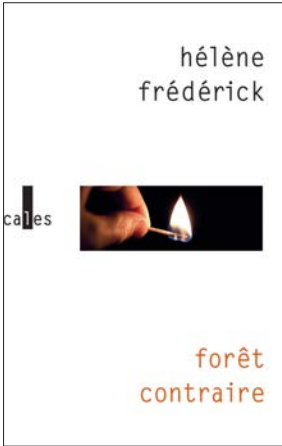
Toujours aimé ce genre de surprises que la vie vous réserve, et contrairement à ce qu'on voit dans les films, les imbéciles ne sont pas souvent dangereux. Le propriétaire était visiblement excité du pouvoir qu'il s'imaginait détenir. C'en était presque touchant. Étant donné qu'il s'était déjà permis de venir souiller mon paillason, on était sur le plancher, j'ai renversé la situation en roulant, lui dessous moi dessus, et pris la liberté de pisser sur lui, sans l'insulter, mais c'était sans doute de trop. En tout cas ce n'était pas dans ses goûts. C'est pour ce renversement-là que j'ai dû partir.

4.

Il faut déplacer la voiture pour ne plus la voir mais je préfère rester là sans bouger, regarder enfler doucement le délai. Les intentions, depuis mon arrivée, se pressent avec plus d'impatience qu'une volonté vraie de s'activer.

J'essaie de ne pas trop penser à *elle* – ce moi du passé. Oublier qu'on nous résume, partout tout le temps, à des colonnes de chiffres et à leur résultat. Tout à l'heure je sortais fumer une cigarette et des chauves-souris planaient par à-coups au-dessus de ma tête, de leur vol saccadé d'oiseaux aveugles et fébriles; à hauteur des arbres elles balayaient le ciel bleu foncé pour gober des moustiques, comme elles le faisaient, entre chien et loup, dans la cour où j'habitais encore il y a trois jours. Je fumais immobile et pourtant ça basculait tout autour, ça roulait à vitesse folle. Je voulais m'arrêter mais le temps pressait. Lorsque je souhaitais, à l'inverse de tout stopper, poursuivre ma pensée, c'est elle qui me pourchassait. Agacée, fini de jouer, je me retournais pour la saisir, elle s'évanouissait dans l'ombre de la forêt, plus vivante la nuit en raison du mystère qu'elle gardait pour elle, et contre moi.

Mes remerciements à Bérengère Chargé
pour son enseignement des masques.



Hélène Frédérick
Forêt contraire

Cette édition électronique du livre
Forêt contraire de Hélène Frédérick
a été réalisée le 26 février 2014
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070143894 – Numéro d'édition : 261617).

Code Sodis : N60310 – ISBN : 9782072528699
Numéro d'édition : 261619.